



VINCENT PEREZ À FLEURETS MOUCHETÉS

L'acteur passe une nouvelle fois derrière la caméra pour « Une affaire d'honneur », film maîtrisé sur les duels au XIX^e siècle. Interview.

Le 4 décembre, dans la salle d'armes du Cercle national des armées, Paris VIII^e.

CINÉMA

Interview Fabrice Leclerc / Photo Julien Faure

Paris Match. Votre film n'est-il pas une parabole sur la violence des rapports humains, qui évoluent selon les époques, mais dont les fondements restent finalement les mêmes ?

Vincent Perez. La violence n'est pas à proprement parler au centre du film. C'est plutôt l'organisation de cette violence, son côté très protocolaire, les codes établis des duels, les négociations et procès-verbaux qui les régissaient. À l'époque, si on respectait ces règles, il s'agissait de réparation. Si on les bafouait, on devenait un assassin. Le destin d'un homme pouvait basculer en quelques secondes... Alors c'est vrai, cela résonne avec ce que l'on connaît aujourd'hui. De nos jours, qu'est-ce que l'honneur ? Où le place-t-on ? Tout est question de curseur, savoir ce que je veux faire de ma dignité, comment je l'exprime... Et même la défendre dans un monde de bashing sur certains réseaux sociaux, que je considère comme les égouts de la société.

Vous dépeignez justement une société qui est en train de basculer entre tradition et modernisme, le rapport hommes-femmes, l'émancipation. Vous montrez

cette fin du XIX^e siècle comme une période pivot...

Oui, tout commence à se transformer. L'industrialisation, l'électricité, les premières questions sociétales et notamment la place des femmes à travers le personnage de Marie-Rose Astié, incarnée par Doria Tillier, féministe en avance sur son temps qui demande officiellement l'abolition de la loi interdisant aux femmes de porter un pantalon. Loi qui, pour l'anecdote, ne sera définitivement supprimée qu'en 2013 ! On s'est beaucoup inspiré de ses écrits. Elle est l'antithèse du personnage que je joue, un militaire très conservateur, apôtre de la guerre, du maître d'armes qu'interprète Roschdy Zem, plus progressiste, ou du journaliste un peu véreux que porte Damien Bonnard. Ils sont comme un quatuor symbolique d'un monde en ébullition. Avec Guillaume Gallienne en modérateur des événements.

Le duel, l'épée, le combat sont des domaines que vous avez pratiqués souvent dans votre carrière...

J'ai fait plus d'une trentaine de combats, à Avignon avec Chéreau dans "Hamlet", dans "La reine Margot", "Fanfan" ou "Le bossu". J'en ai gardé cette passion pour l'art de l'escrime et du duel, son graphisme, sa

« Le film d'épée est un genre dont le cinéma français s'est finalement très peu emparé »

psychologie. Je voulais qu'il soit la colonne vertébrale de la narration. Avec Karine [NDLR : Silla, son épouse et coscénariste], nous avons écrit chaque combat.

Je les ai tous dessinés. Le film d'épée est un genre dont le cinéma français s'est finalement très peu emparé.

Vous auriez pu faire le film sans Karine Silla ?

Non, pas le même en tout cas. Elle est mon binôme, on adore travailler ensemble. Elle a ce que je n'ai pas : des qualités littéraires et une sorte d'intelligence de l'humain.

C'est votre quatrième film comme metteur en scène. On a l'impression que c'est ce qui vous passionne...

Oui, j'y travaille au quotidien, sur ce projet comme sur d'autres. Il a fallu du temps pour que cette envie infuse. Plus de vingt ans. C'est mon passage à l'écriture de scénario qui m'a mené à la mise en scène. Mais j'aime encore jouer, j'y prends même davantage de plaisir.

Vous aviez perdu l'envie ?

Oui. De Chéreau à "Fanfan", de Hollywood à la mise en scène avec "Peau d'ange", je pense qu'à un moment donné on n'a plus vraiment compris mon parcours. Moi inclus. Je suis passé par des périodes de reconstruction, personnelle et professionnelle. Aujourd'hui, avec la photographie, l'écriture, la mise en scène, je retrouve la [SUITE PAGE 22]



« Une affaire d'honneur », en salle le 27 décembre.

fibre profonde du pourquoi je fais ce métier.

L'image de star que vous aviez dans le cinéma ne vous correspondait plus ?

J'avais l'impression de ne pas être à ma place. J'ai tout arrêté, refusé des rôles qui ne me plaisaient pas et que j'avais eu tendance à accepter un peu facilement, des choses à la télé qui n'étaient pas moi, mes tentatives à Hollywood... Les gens ne savaient plus trop où me placer. Maintenant, je crée moi-même des projets excitants.

Jusqu'à diriger un festival de cinéma en Suisse, votre pays de naissance...

C'est un festival du cinéma de répertoire. Le déclic a eu lieu quand j'ai découvert que les archives de la Cinémathèque suisse se trouvaient à Lausanne, dans la ville où

« Aujourd'hui, avec la mise en scène, je retrouve la fibre profonde du pourquoi je fais ce métier »

j'ai grandi. J'aime me gaver de cinéma, me nourrir de son histoire. Mais aussi pouvoir inviter des artistes pour parler du processus créatif. Nous en sommes

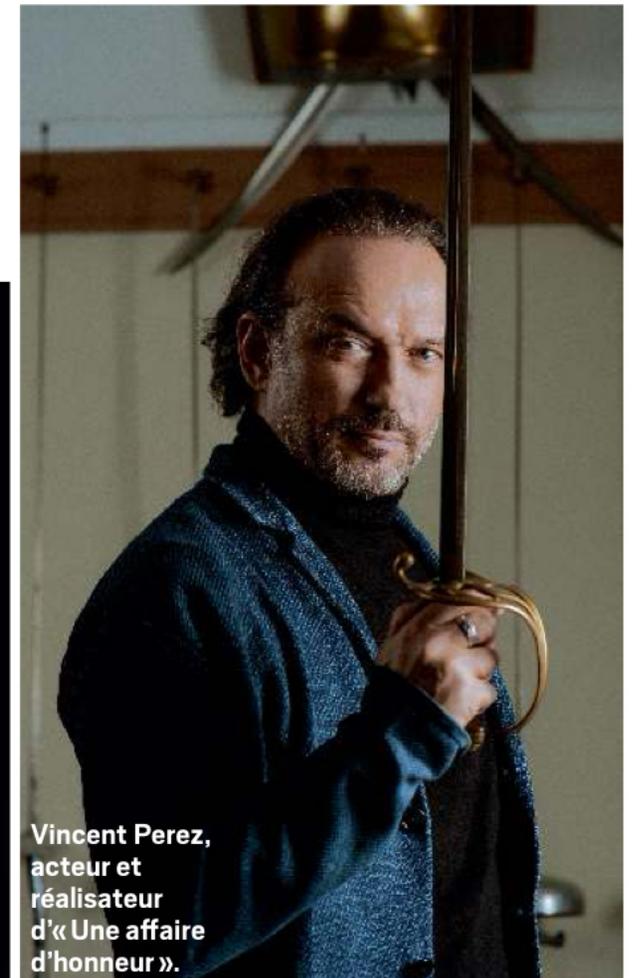
à la septième édition des Rencontres 7^e art, c'est quelque chose qui me passionne. Comme animer une équipe. Et puis, écouter des gens comme Paul Auster, Darren Aronofsky, Léa Seydoux ou Thomas Vinterberg nourrit mon travail.

Vous avez dit récemment à quel point votre complicité avec Patrice Chéreau vous manque...

Mes deux ans aux Amandiers avec lui et Pierre Romans ont été fondateurs, même si j'étais une sorte d'outsider, puisque je sortais du Conservatoire et que je travaillais déjà à côté. J'ai eu la chance de pouvoir

entrer dans son univers. Travailler avec lui vous transformait. "Ceux qui m'aiment prendront le train" est sûrement l'une de mes plus belles expériences d'acteur. Ou plutôt d'actrice... [Rires.] Même si je savais inconsciemment que ce serait notre dernière collaboration. Je me rappelle de lui nous disant qu'il n'était pas essentiel de trouver. Qu'il fallait continuer à chercher, ensemble, ce que je fais aujourd'hui sur un plateau. Quand on trouve, c'est qu'il y a danger... =

Interview Fabrice Leclerc



Vincent Perez, acteur et réalisateur d'« Une affaire d'honneur ».